

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Scott Symons

Hélène Rioux

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2010). Compte rendu de [Scott Symons]. *Lettres québécoises*, (138), 29–29.

Scott Symons, *Place d'Armes*, traduit de l'anglais, présenté et annoté par Michel Gaulin, Montréal, Les Éditions XYZ, 2009, 348 p., 28 \$.

Mises en abyme

Un écrivain, Scott Symons, écrit un roman intitulé *Place d'Armes*. Ce roman raconte l'histoire d'un écrivain, Andrew Harrison, qui écrit un roman intitulé *Place d'Armes*.

D'André Gide à Marcel Proust, en passant par Italo Calvino et John Irving, pour ne nommer que ceux-là, les écrivains sont nombreux à avoir été tentés par la mise en abyme — André Gide serait d'ailleurs à l'origine de l'expression. Des dramaturges comme Pirandello, des cinéastes comme François Truffaut, des peintres comme Vélasquez ont également utilisé le processus dans certaines de leurs œuvres. Scott Symons occupe toutefois une place à part. Dans son roman, *Place d'Armes*, un deuxième regard, celui de Hugh Anderson, en quelque sorte *l'alter ego* de Symons, se juxtapose à celui du narrateur, et chacun raconte à sa façon la même histoire. La mise en abyme est donc double, puisque l'écrivain regarde ici l'écrivain se regarder. Mais plus encore, Hugh commente, critique, juge le roman d'Andrew en cours d'écriture. L'un écrit son journal — Symons a d'ailleurs inséré des extraits de celui qu'il tenait pendant qu'il écrivait *Place d'Armes*, et qu'il appelait « journal de combat ». Les points de vue sont donc multipliés. Un effet de miroir brisé où la même image se reflète à l'infini.

LE GRAND ROMAN CANADIEN

À l'instar de Hugh MacLennan, qu'il rejetait absolument, Scott Symons rêvait d'écrire le « grand roman canadien », une œuvre qu'il voulait iconoclaste, visionnaire et révolutionnaire — tout le contraire des *Deux solitudes*, en fait. Son but était de se libérer, et de libérer en même temps les lecteurs, du carcan dans lequel la société canadienne-anglaise bien-pensante de l'après-guerre était enfermée. Vaste entreprise.

Divisé en vingt-deux jours — le temps que Scott Symons lui-même mit à écrire son roman —, *Place d'Armes* commence dans le train qui conduit l'auteur de Toronto à Montréal. Presque aussitôt arrivé à Montréal, celui-ci a une aventure homosexuelle, qui se révélera une sorte de catalyseur, avec deux prostitués francophones rencontrés au hasard de ses errances aux alentours de la place d'Armes, lieu qu'il veut comme personnage principal du roman.

Au fil des jours, fébrile — il a la grippe et peut-être quelque autre virus attrapé au cours de l'épisode homosexuel du début —, il déambule dans cette place qui lui résiste, décrit l'architecture de ses édifices, ses monuments et leur histoire, médite dans l'église Notre-Dame, observe, sans aucune complaisance, le plus souvent avec rage et dégoût, les passants. Il mange dans différents restaurants du quartier avec différentes personnes, poètes, journalistes, propriétaires de galerie d'art, tant francophones qu'anglophones. Et surtout, seul ou avec ses commensaux, il s'interroge sur le sens de l'identité canadienne, et sur sa propre identité homosexuelle.

... je savais que je ne pouvais plus différer davantage le moment de me jeter à l'eau. Que je ne pouvais plus rester « à l'extérieur » de tout cela. Je savais que je faisais partie de ce milieu canadien que je détestais tant mais que j'aimais en même temps. (p. 186)

Et pourtant, dit-il encore,

Tout ce que je veux, c'est le droit d'aimer mon pays, ma femme, mon peuple, le monde dans lequel je vis. [...] C'est la raison pour laquelle je suis venu ici... parce que je suis incapable de vivre privé de ce droit. (p. 126)

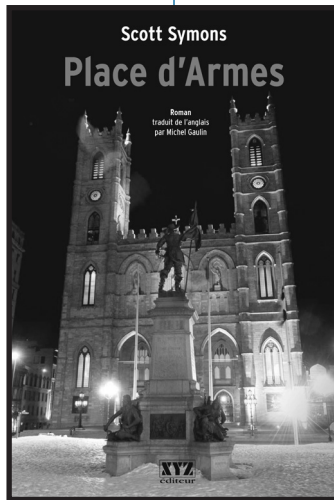
L'auteur a puisé dans ses propres expériences tumultueuses la matière vive de son roman.

UNE VIE SCANDALEUSE

Né dans un quartier huppé de Toronto en 1933, rejeton d'une famille de tradition loyaliste, Scott Symons fréquente les meilleurs collèges privés ontariens avant d'aller terminer ses études à Oxford, puis à la Sorbonne, où il étudie la grammaire et la littérature française. À 25 ans, il épouse une jeune fille de la haute bourgeoisie torontoise avec laquelle il a un fils, Graham. Journaliste à l'emploi de différents quotidiens — notamment à *La Presse* —, il est ensuite chargé de cours à l'Université de Toronto et conservateur adjoint au Royal Ontario Museum. Jusque-là, Hugh et Andrew ont à peu près le même passé. Mais voilà qu'il renonce brusquement à tous ses privilèges pour prendre la fuite avec son amant âgé de 17 ans, issu, lui aussi, de la meilleure société. Poursuivi par la GRC, le couple maudit trouve refuge au Mexique. Après la rupture avec son amant, Symons s'installe au Maroc. En 2000, la maladie et les dettes le forcent à revenir au Canada, où il s'éteindra en 2009 dans l'anonymat presque total.

Michel Gaulin, professeur émérite à l'Université de Carleton, à Ottawa, nous offre ici une traduction remarquable de cette œuvre ambitieuse, résolument hors du commun. Le texte fourmillant d'allusions tirées de la littérature et de la culture anglaises, le traducteur l'a soigneusement annoté « afin d'en amplifier le plaisir de la lecture ».

Paru en 1967, alors que l'homosexualité était encore considérée comme un crime, *Place d'Armes* a été accueilli par un chœur de critiques outragées. N'empêche que, par la suite, *Literary Review of Canada* l'a classé parmi les cent meilleurs livres publiés au Canada. ■



INFOCAPSULE

Que doit-on enseigner ?

Au début de l'année, il y a eu un branle-bas de combat à propos de l'enseignement de la littérature, particulièrement au secondaire. Que doit-on enseigner ? Le débat a créé de vives discussions tout simplement parce qu'au Québec, il n'y a pas de règles fixes, sinon des suggestions : couvrir trois genres différents (le conte et la nouvelle étant privilégiés), faire lire cinq œuvres par année (œuvres écrites par au moins trois auteurs), dont la moitié doivent être québécoises. Pour le reste, à la grâce de Dieu ! Ce qui a pour résultat que, d'un professeur à l'autre, d'une classe à l'autre dans la même école, on peut assister à des écarts considérables.

Nous sommes loin des programmes réglementés à la virgule près par un ministère de l'Éducation pointilleux. Doit-on revenir à cette rigueur ? Pas facile de répondre à cette question quand la littérature a littéralement explosé depuis un demi-siècle au point que la France et la Belgique sont tout aussi laxistes que nous.